

quelques gémissements plaintifs poussés par les blessés étendus sur la petite plage, — tels étaient les seuls indices de ce court et sanglant combat.

Au sommet de la falaise, on voyait passer des ombres.

C'étaient les soldats de Saint-Preux qui sortaient des rochers derrière lesquels ils s'étaient cachés pour repousser le débarquement des Anglais. Ils rejoignaient leur campement, encore tout animés de la victoire foudroyante qu'ils venaient de remporter sur l'avant-garde de l'armée ennemie.

Saint-Preux rentra dans la cabane qu'ils s'était fait construire au milieu du camp.

Au moment où il débouclait son ceinturon et posait son épée sur la table, il vit tout à coup une grande ombre noire devant lui.

— D'Arramonde ! s'écria-t-il.

— Saint-Preux ! répéta une voix vibrante.

Et se jetant dans les bras l'un de l'autre ils échangèrent une fraternelle et cordiale étreinte.

Tandis que Léveillé faisait un grand feu pour sécher les vêtements mouillés de Jean d'Arramonde, les deux jeunes gens se racontaient avec une précipitation animée, joyeuse, ce qui leur était advenu depuis qu'ils s'étaient quittés.

Ils parlaient tout deux à la fois, se serraient les mains à chaque instant avec émotion, comme pour se féliciter d'avoir pu vaincre heureusement tant d'obstacles et de dangers.

— Il y a deux jours, dit Saint-Preux, j'ai reçu le billet par lequel vous me mandiez que M. de Montcalm m'ordonnait de quitter mon poste de l'anse du Foulon. J'étais encore sous le coup de l'étonnement où m'avait jeté cet ordre imprévu, lorsqu'on vint me dire qu'une jeune fille était tombée sous la balle d'une de mes sentinelles. Je la fis amener ici, et jugez de ma surprise lorsque je reconnus dans la pauvre blessée Marthe Dervieux, la fiancée de David Kerulaz, une bonne et brave fille que je connaissait bien, car plus d'une fois j'étais allé me reposer à la ferme de son père, qui est à une demi-heure d'ici !... La malheureuse enfant pouvait à peine parler, la balle l'ayant frappée à la gorge. Néanmoins elle m'apprit en quelques mots que vous étiez entre les mains des Anglais, que David Kerulaz était lui-même enfermé dans la prison de Québec et qu'il lui avait dit de me recommander de faire bonne garde, parce que vous l'aviez prévenu que les Anglais devaient débarquer sous peu à l'anse du Foulon... La pauvre fille s'était évanouie en achevant d'une voix entrecoupée les derniers mots de son important message ; je la fis transporter à la ferme de son père. Puis j'écrivis à M. de Montcalm en lui racontant ce qui venait de m'arriver et en joignant votre billet à ma lettre.

« Je reçus sa réponse ce matin. Il m'envoyait un renfort d'une quarantaine d'hommes, deux pièces de montagne, de la poudre et des munitions. Il m'ordonnait de miner le passage par où les Anglais pouvaient atteindre le sommet de la falaise, de me cacher ensuite de chaque côté de la baie avec mes soldats, de placer mes deux pièces en batterie dans une anfractuosité de rocher et d'attendre ainsi la venue des Anglais. Ses ordres furent exécutés à la lettre... Je vis s'approcher la flotte anglaise, je vis la chaloupe contenant l'avant-garde aborder au rivage et les hommes qui la montaient venir faire une reconnaissance dans mon camp abandonné. Mes soldats, dissimulés derrière les rochers de la baie, étaient invisibles.

« Puis les chalands s'approchèrent chargés d'Anglais, le débarquement commença, la colonne ennemie se mit à gravir le chemin resserré pratiqué sur le flanc de la falaise. Alors men

brave Léveillé, qui avait accepté la périlleuse mission de faire jouer la mine, mit le feu à la trainée de poudre ; les rochers au milieu desquels les Anglais s'étaient aventurés s'écrasèrent sur eux. En même temps, mes deux pièces chargées à mitrilles balayèrent la grève, tandis que mes hommes dirigeaient contre les Anglais une fusillade bien nourrie...

— Ah ! s'écria d'Arramonde enthousiasmé, ils n'auront pas envie d'y revenir ! Quand je pense à ce petit général anglais — un freluquet ! — qui avait l'air de se moquer de moi en me remerciaient de l'avoir conduit ici !... Oh ! sandis ! il est peut-être resté dans la bagarre, car il s'était jeté à terre l'un des premiers.

Les deux jeunes gens avaient tant de choses à se dire qu'ils veillèrent jusqu'au jour.

D'Arramonde demanda à son ami des nouvelles du père André, de Quinipeg.

Le missionnaire était venu faire plusieurs visites au petit camp de l'anse du Foulon, car il était souvent attiré à la ferme de Sillery par la pauvre Marthe à laquelle il prodiguait ses soins et ses consolations.

Quant à Quinipeg, il se trouvait avec ses sauvages au camp de Beauport. Le jour de la bataille de Montmorency, il s'était emparé d'une batterie ennemie et avait scalpé de sa main vingt-cinq canonniers anglais.

— Ah ça ! dit tout à coup d'Arramonde, pouvez-vous me donner des nouvelles de mon valet Paterné ? J'ai laissé le drôle à Québec avant de partir pour le camp anglais, car je ne me souciais pas de m'embarasser de sa poltronnerie. Qu'est-il devenu ? Je ne suppose pas qu'il se soit couvert de gloire, comme Quinipeg, le jour de Montmorency ?

Saint-Preux déclara qu'il était sans nouvelles de lui. Mais Léveillé, qui venait de pénétrer dans la cabane pour jeter dans le feu un nouveau fagot, raconta qu'étant entré un jour chez un apothicaire de Québec afin d'acheter de la rhubarbe il avait été profondément surpris d'apercevoir maître Paterné ceint d'un tablier bleu, le visage gras et fleuri, et se reposant, derrière un comptoir chargé de bocaux et de flacons, des tribulations de sa vie d'aventures.

— Eh ! je n'irai pas l'y chercher ! s'écria d'Arramonde en riant. Le pauvre garçon a bien mérité un peu de tranquillité ! Je ne le reprendrai à mon service que le jour où je m'embarquerai pour la France.

Enfin, vaincus par la fatigue, d'Arramonde et Saint-Preux s'endormirent près du feu.

Le lendemain matin, dès que le jour parut, il fut convenu que d'Arramonde se rendrait à Québec, puis au camp de Beauport, pour annoncer à M. de Vaudreuil, le gouverneur général, puis à M. de Montcalm, les événements de la nuit.

Les deux jeunes gens se rendirent d'abord à l'anse du Foulon pour revoir le théâtre de la défaite des Anglais.

L'explosion de la mine avait rendu impraticable le passage de la falaise qui était obstrué de rochers énormes. On ne devait donc plus craindre une tentative de débarquement de ce côté.

Jean d'Arramonde et Saint-Preux constatèrent pourtant avec surprise que la flotte anglaise n'avait pas changé de place. Elle était toujours mouillée en face de la petite baie, comme si James Wolf, sans renoncer à ses projets, eût entendu une meilleure occasion pour les mettre à exécution.

Bientôt une chaloupe se détacha de l'un des navires et ramena vers le rivage. Saint-Preux fit prendre aussitôt les armes à quelques-uns de ses hommes ; mais cette précaution était inutile.